



ET SI DEMAIN... C'ÉTAIT ICI ?

Et si la crise du coronavirus et la grande vulnérabilité de nos sociétés qu'elle révéla avait été l'impulsion décisive pour remettre les pieds sur terre ?

Et si demain avait commencé à germer en 2020 ? Et si demain... c'était ici ?



11 mai 2020



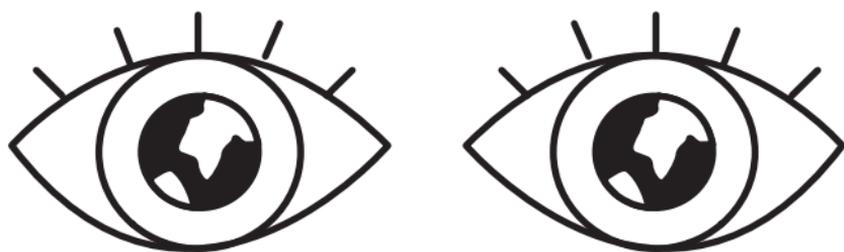
Et si demain... c'était ici ?

Et si la révélation soudaine de grande vulnérabilité de nos sociétés avait été l'impulsion décisive pour remettre les pieds sur terre ? Et si la découverte imprévue que ce système pouvait être stoppé sans mettre en danger notre vie mais en la protégeant, nous avait conduits à envisager l'avenir sous un autre angle ? Et si la prise de conscience massive que la globalisation capitaliste menaçait, avec son environnement, l'Humanité elle-même, nous avait convaincus de mettre en route mille projets de territoires souverains, solidaires et soutenables pour la remplacer ?

Nous sentions bien que d'autres crises, aux origines multiples, allaient succéder à celle-ci. Celle du coronavirus avait suivi de gigantesques incendies en Australie, et accompagné une invasion massive de criquets en Afrique de l'Est ainsi qu'une sécheresse

exceptionnelle en Europe centrale. Le jour du dépassement de notre empreinte écologique globale survenait chaque année plus tôt, et les inégalités avaient explosé: 2153 milliardaires détenaient plus d'argent que 60% de la population mondiale. Nous ne pouvions continuer avec un modèle de développement aussi insoutenable sans que la nature nous en présente la facture.

Comment dès lors s'attaquer aux causes de ces crises pour en limiter l'ampleur et le nombre, et dans le même temps nous préparer aux conséquences de celles qui surviendraient pourtant, rendues inévitables par les dégâts déjà causés?

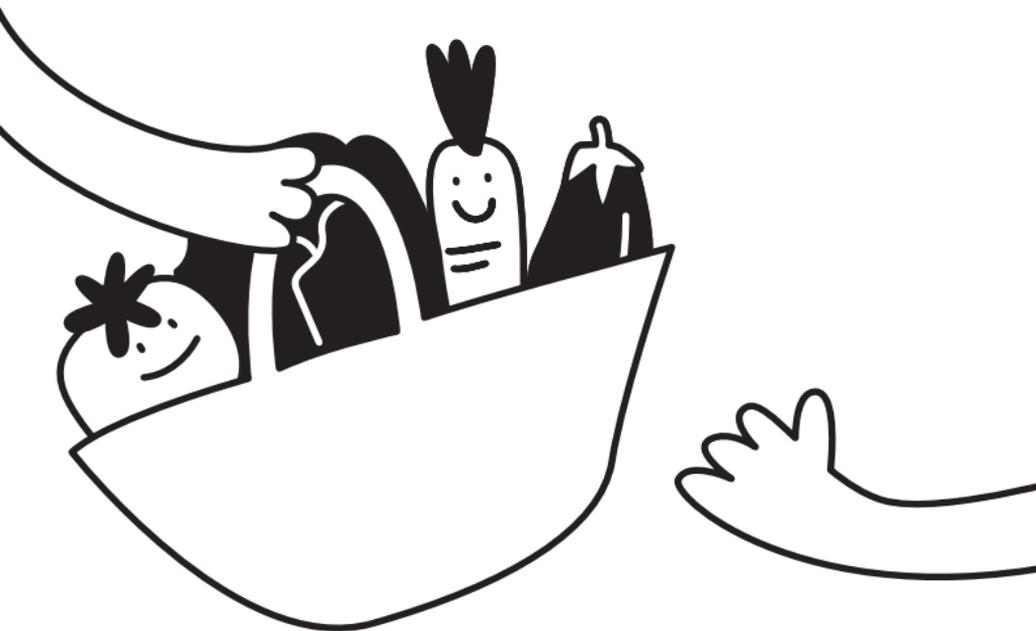


Nous avons la réponse, elle était là, sous nos yeux. Elle se construisait, à travers ces milliers d'alternatives embryonnaires portées par la société civile et par ces centaines de collectivités locales qui commençaient à expérimenter d'autres politiques: tout cela permettait, aux échelons pertinents, de relever le défi de la sobriété et celui de la résilience, de jouer la carte de l'atténuation et celle de l'adaptation.



Délaissant nucléaire, pétrole et charbon, qui nécessitaient concentration de capitaux et d'emplois, centralisation et militarisation du système énergétique, nous avons mis en route des politiques d'économies massives d'énergie, de sobriété conviviale et de développement des énergies renouvelables. Elles se révélaient bien plus efficaces et mieux acceptées quand elles étaient ainsi ramenées au plus près des territoires.

Les citoyen·nes et les communes se les approprièrent plus facilement. Les politiques d'isolation thermique des bâtiments, de transports doux ou collectifs des marchandises et des personnes, de production d'énergie renouvelable, étaient mieux adaptées et plus performantes au plus près des reliefs, climats et réalités géographiques de chaque région, au plus près des matériaux et ressources spécifiques à chaque territoire.



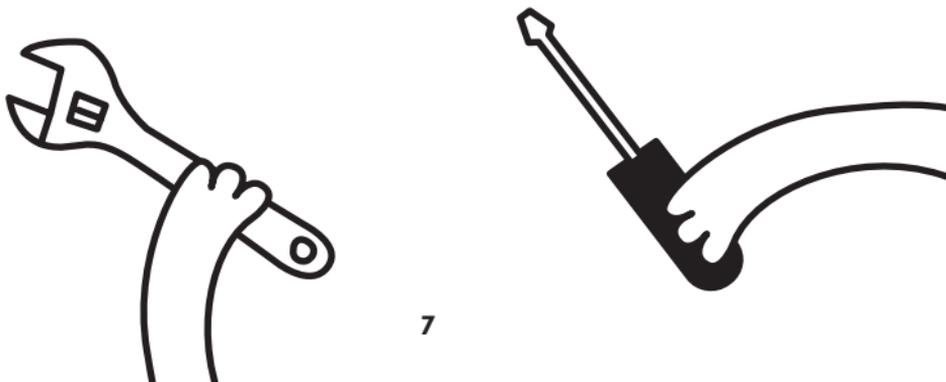
La recherche de la souveraineté alimentaire de chaque territoire en avait radicalement transformé les politiques d'aménagement, la vie sociale, et même les paysages. Les campagnes étaient devenues bien plus peuplées et attractives, ne serait-ce que parce que le modèle d'agriculture paysanne et durable, l'agro-écologie, les circuits courts de transformation et de distribution nécessitaient beaucoup plus de bras et répartissaient l'emploi à travers le territoire.

La relocalisation de l'économie et les politiques volontaristes de reconversion et de métamorphose écologique avaient créé des millions d'emplois. Une de leurs nombreuses qualités était leur caractère non délocalisable, et là encore leur répartition à travers tout le territoire. Cela avait ainsi contribué à la



déconcentration urbaine et à la revitalisation de zones autrefois dépeuplées. Les monnaies locales, pivot de cette relocalisation, étaient un des nombreux outils qu'avaient les citoyen·nes pour orienter la nouvelle économie dans une direction toujours plus écologique et solidaire. La population était déterminée à remettre l'économie à sa place : elle devait être subordonnée aux besoins humains réels. L'exact contraire de ce qu'elle était quand le coronavirus l'avait mise en sommeil.

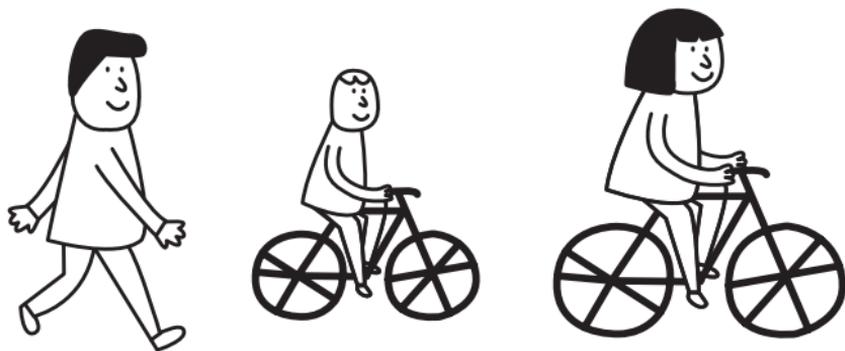
Ce modèle économique d'un nouveau genre était très largement circulaire : il multipliait les lieux et activités de réparation, de réemploi, de recyclage, d'auto-production et rendait les communautés et leurs habitant·es le plus autonomes possible.



La politique de santé publique elle-même se portait bien mieux depuis qu'elle avait été profondément décentralisée. La grande crise du coronavirus avait montré le besoin de répondre à l'épidémie territoire par territoire, ce qui n'avait pas exclu, bien au contraire, la solidarité entre ces différents territoires, entre les continents eux-mêmes.

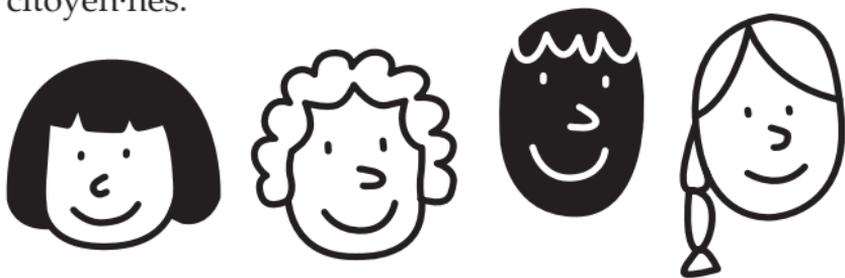
Les politiques de prévention quant à elles étaient d'autant plus efficaces qu'elles s'adaptaient de manière spécifique aux réalités du terrain, aux habitudes sociales, culturelles, aux traditions alimentaires locales.

D'une manière générale, la population était en bien meilleure santé depuis que le monde avait fait le choix de la sobriété conviviale et de la diversité territoriale : moins sédentaires grâce à des modes de transport plus actifs, mangeant moins de viande et plus d'aliments locaux et naturels, les gens étaient dotés ainsi d'un microbiote enrichi et diversifié, et profitaient d'un air et d'un environnement plus sains. Le mode de vie était moins stressant et moins aliénant depuis la mise en



place des politiques de partage radical du travail et des richesses. Et depuis que les personnes étaient devenues actrices d'une démocratie locale, de leurs loisirs, de leurs rendez-vous culturels et festifs.

En effet, non seulement la vie démocratique s'était elle aussi profondément relocalisée mais elle s'était également enrichie et diversifiée. Dans un monde régi par le principe de subsidiarité, les conseils municipaux avaient acquis des pouvoirs supplémentaires et des compétences diverses. On avait procédé à la création de conseils de quartier chargés de la gestion publique, coordination et animation au plus près des citoyen·nes.

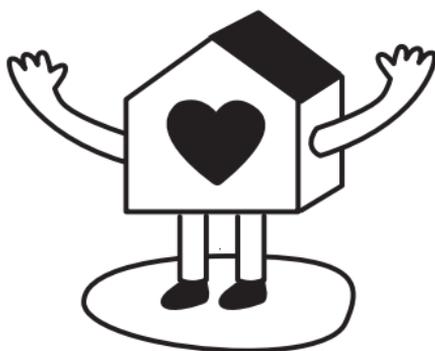


Des comités des fêtes regroupaient les jeunes d'un même village, voire d'un quartier, et même d'une grande rue dans les communes importantes. Ils se chargeaient d'organiser les fêtes annuelles, qui se déroulaient plusieurs jours d'affilée entre juin et septembre, ainsi que diverses activités culturelles, sociales et festives le restant de l'année. Danses, chants, musique, théâtre, poésie, arts plastiques et même activités sportives ou gastronomiques revisitées constituaient une vie culturelle dense, réinventée. La



population en était plus actrice que spectatrice, avec un rapport de production ou d'inter-action plus que de consommation.

Cela avait donné une explosion d'activités et de rendez-vous variés et populaires, joyeux et débridés, tout au long de l'année et sur tout le territoire. Et cela avait fortement contribué à déconstruire l'ancien imaginaire consumériste et individualiste, à valoriser l'entraide et la solidarité, à privilégier les liens aux biens.



L'accueil des migrant-es par exemple était désormais vécu comme une opportunité, un enrichissement pour les communautés installées, non comme une menace ou une source potentielle de tensions.

Ces échelons basiques de mise en responsabilité, d'initiation à l'organisation, à l'animation et à la vie démocratique formaient dès le plus jeune âge des millions de citoyen-nes à la vie publique et à l'action collective. Cet apprentissage démocratique de masse, préparait peu à peu certain-es à gérer les niveaux de

coordination et de gestion inter-territoriaux, puis intercontinentaux. Nul besoin pour cela d'être issus des anciennes classes dirigeantes ou des grandes écoles spécialisées et technocratiques.

Car la crise sanitaire de 2020 avait amené les populations à adopter deux attitudes parallèles et complémentaires. D'abord, elles avaient appris à rompre avec le hors-sol de la modernité capitaliste, à reprendre possession de leurs conditions de vie, au plus près de leur territoire, protégeant la planète dans le moindre de ses recoins. Et puis elles avaient décidé de dire non à la mise en concurrence des peuples entre eux, construisant dès lors une « *communauté de destin de tous les humains en lien inséparable avec le destin bio-écologique de la planète Terre* », comme l'avait formulé le philosophe Edgar Morin, contemporain de l'époque où eut lieu cette bifurcation salvatrice.



Et si demain avait commencé à germer en 2020? Et si demain voyait s'épanouir ces fleurs que chacun, chacune, avait aujourd'hui commencé à arroser? Et si demain naissait partout où elles poussaient? Et si demain... c'était ici?



Postface

L'humanisme régénéré complexifie les notions de réalisme et d'utopie.

Il y a deux réalismes. Le premier est de croire que le réel présent est stable. Il ignore que le présent est toujours travaillé par des forces souterraines, à l'image de la vieille taupe dont parle Hegel, qui finalement disloque un sol qui semblait ferme. Ce réalisme croit intangible l'ordre et l'organisation de la société et du monde où il se trouve. Comme le disait Bernard Groethuysen en évoquant le réalisme d'adaptation pure et simple : *« être réaliste, quelle utopie »*.

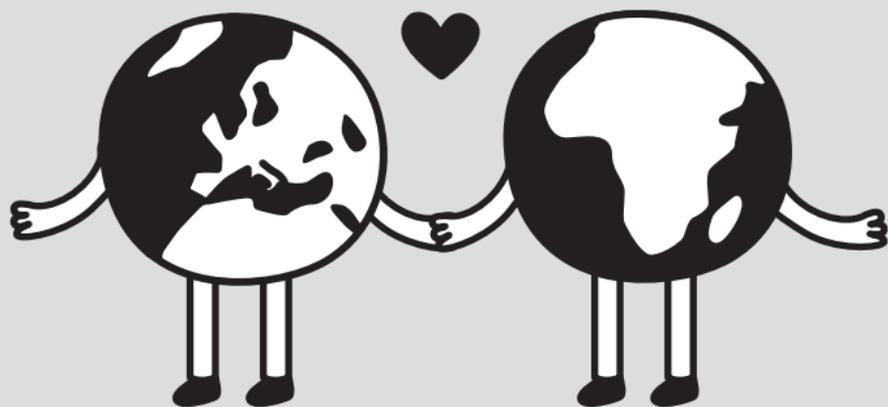
Le vrai réalisme sait que le présent est un moment d'un devenir. Il essaie de détecter les signaux, toujours au départ faibles, qui annoncent des transformations. Ainsi le réalisme politique des années 30 aurait dû saisir les signaux qu'envoyaient les laboratoires de Fermi et de Joliot sur les possibilités d'utilisation de l'énergie de l'atome. Le réalisme de 1972 était de prendre en considération le signal qu'envoyait le rapport Meadows sur la dégradation de la biosphère et en tirer les conséquences. Quand la société est en transformation, le réalisme trivial ne veut ni ne peut envisager de transformer cette transformation. Le vrai réalisme, lui, essaie de concevoir les possibilités d'utiliser et modifier les processus transformateurs du présent. Le vrai réalisme peut proposer des idées

qui semblent utopiques aux réalistes officiels. Le vrai réalisme sait que l'improbable est possible et que le plus important et fréquent est l'arrivée de l'inattendu dans le réel.

De même qu'il y a deux réalismes il y a deux utopies. La « *mauvaise* » utopie est celle qui veut éliminer tous conflits et perturbations et réaliser harmonie et perfection. Or rien n'est plus mortel que le parfait. La « *bonne* » utopie est irréalisable dans le présent, mais elle dispose des possibilités techniques ou pratiques de réalisation : ainsi on pourrait instituer un ordre international qui établirait la paix sur terre entre les nations, on pourrait nourrir tous les habitants de la planète.

Il y a aussi la grande aspiration humaniste qui a toujours été considérée comme utopique et que l'humanisme doit réassumer : réaliser un monde meilleur. Mais même si celui-ci pouvait advenir, il ne serait pas irréversible. Nul acquis n'est irréversible, ni la démocratie, ni les droits humains. Nulle conquête de civilisation n'est définitive. Ce qui ne se régénère pas dégénère. Aussi le vrai réalisme est de régénération permanente. Trotski croyait en la révolution permanente ; nous devons pratiquer la régénération permanente.

Edgar Morin



Bihar

**Pour écouter la chanson « Bihar »,
flasher le QR code ou aller sur :**

soundcloud.com/user-534908115/bihar-jurgi-ekiza-9mai

Zangoak lurrean, besarkadak oraindik faltan.
Ezin da atzera egin, hobe! Erabat galdu ginen han...
Ez genuen mirailan mehatsua ikusi nahi.
Nola utzi bide bat, beste biderik omen ez denean?

Baina kolpe batez, bortxaz den dena gelditu da.
Mundrun ta zementuzko egia pitzatu da.
Zer egingen dugu orain? Zuloak tapatu?
Ala artesi bakoitzean proiektu bat landatu?

Sortu, hazi, hezi,
ikasi, irakatsi,
hautatu, erabaki,
berriz bizi arazi,
konpondu ta trukatu,
jan ta elikatu,
ahal den dena birtokiratu...



Bihar, hementxe bertan da...
Utzazu atzokoa atzean, bihar hementxe bertan da.
Bihar, hementxe bertan da...
Utzazu atzokoa atzean, bihar hemen egiten da.

Energia, kultura, kontsumoa, laborantza ala ekonomia,
kudeaketa, osasuna ala hezkuntza gure eskura izan daitezela

Bihar, hementxe bertan da...
Utzazu atzokoa atzean, bihar hementxe bertan da.
Bihar, hementxe bertan da...
Utzazu atzokoa atzean, bihar hemen egiten da.

Hementxe eta oraintxe...
Bihar hementxe bertan da.
Bihar hemen egiten da.

Demain (traduction)

Les pieds sur terre, même si les embrassades manquent encore.
On ne peut pas repartir en arrière, tant mieux ! Nous nous étions complètement perdus là-bas...
Nous ne voulions pas voir la menace dans le miroir.
Comment abandonner un chemin quand il paraît qu'il n'y en a pas d'autre ?

Mais d'un coup, tout s'est arrêté de force.
La vérité de goudron et de ciment s'est fissurée.
Qu'allons-nous faire maintenant ? Boucher les trous ?
Ou planter un projet dans chaque brèche ?

Créer, cultiver, éduquer,
apprendre, enseigner,
choisir, décider,
redonner vie,
réparer et échanger,
manger et nourrir,
Relocaliser tout ce qui peut être relocalisé...

Demain est ici même...
Laisse hier derrière toi, demain est ici même.
Demain est ici même...
Laisse hier derrière toi, demain se fait ici.

Que l'énergie, la culture, la consommation,
l'agriculture ou l'économie, la gestion, la santé ou
l'éducation soient à notre portée...

Demain est ici même...
Laisse hier derrière toi, demain est ici même
Demain est ici même...
Laisse hier derrière toi, demain se fait ici.

Ici et maintenant.
Demain est ici même.
Demain se fait ici.

TEXTE « ET SI DEMAIN... C'ÉTAIT ICI » ÉCRIT PAR :

@Mélanie Grimbinski



Marie Cosnay, autrice et traductrice de textes antiques, a publié en 2020 « *If* », aux éditions de l'Ogre, et « *Voir venir, écrire l'hospitalité* », avec Mathieu Potte-Bonneville, chez Stock.



Txetx Etcheverry, militant climat et justice sociale, a participé à la création de plusieurs structures et organisations travaillant à la métamorphose écologique et sociale du Pays Basque.

POSTFACE ÉCRITE PAR :



Edgar Morin, sociologue et philosophe français, auteur, entre beaucoup d'autres livres, de « *La Méthode* », éditions Le Seuil ; « *Introduction à la pensée complexe* », aux éditions Le Seuil ; « *Pour une politique de civilisation* », éditions Arléa ; « *Les souvenirs viennent à ma rencontre* », éditions Fayard.

LIVRET MIS EN PAGE ET ILLUSTRÉ PAR :



Magali Etcheverria, graphiste indépendante et militante à Bizi à Bayonne, elle met ses compétences au profit d'organismes défendant des causes qui lui tiennent à cœur.

WWW.ATELIER-ETCETERA.COM

PAROLES ET MUSIQUE DE LA CHANSON «BIHAR» ÉCRITES PAR :



Jurgi Ekiza, membre actif de la scène basque, mène de front ses projets principaux (le trio rock *willis drummond* et son projet solo *ekiza*), un side-project (*erabatera*) et de multiples collaborations. Il est l'auteur-compositeur et l'interprète du morceau *Bihar*, créé pour le projet « *Et si demain...* », intégralement façonné artisanalement en 4 jours et en confinement.



Bizi! (=Vivre ! en langue basque) est un mouvement travaillant sur les questions d'urgence climatique et de justice sociale en Pays Basque nord. Il a créé le mouvement Alternatiba en France, et a cofondé ANV-COP21. On lira notamment son étude « *Demain, 10000 emplois climatiques en Pays Basque nord* » pour découvrir le genre d'emplois de qualité, non délocalisables et répartis sur tout le territoire que peut créer une métamorphose sociale et écologique de nos territoires. Ou sa « *Boîte à outils climat-énergie* » pour savoir ce que peuvent mettre en route comme politiques alternatives les mairies et intercommunalité qui s'inscrivent dans la même perspective. Ou encore son projet « *Burujabe, reprendre possession de nos vies* » dont est fortement inspiré le présent livret.

POUR EN SAVOIR PLUS OU ADHÉRER : WWW.BIZIMUGI.EU

La Fondation Manu Robles-Arangiz est liée à ELA, syndicat ouvrier majoritaire en Pays Basque sud. Présente en Pays Basque nord depuis 2005, elle anime des programmes de formation abertzale et altermondialistes. Elle est propriétaire de locaux qu'elle met à disposition des collectifs et structures œuvrant sur les questions de solidarité ou d'écologie, et travaillant à un Pays Basque plus souverain, juste et soutenable. Avec le groupe Alda, elle participe au média Enbata.info et travaille sur les questions de souverainisme social et de défense et d'auto-organisation des classes populaires.

Ce livret est co-édité par Bizi et la Fondation Manu Robles-Arangiz. Il est diffusé gratuitement. Le premier tirage est de 5000 exemplaires. Il est entièrement financé par souscription populaire.

Vous pouvez apporter votre contribution, même modeste, par paiement internet sécurisé :

www.helloasso.com/associations/bizi/collectes/et-si

ou par chèque à l'ordre de Bizi, envoyés à l'adresse : Bizi, 20 rue des Cordeliers, 64100 Bayonne.

Un grand merci par avance !

CONTACT : Fondation Manu Robles-Arangiz et Bizi,
20 rue des Cordeliers, 64100 Bayonne
Tel : 05 59 59 33 23 / info@bizimugi.eu

